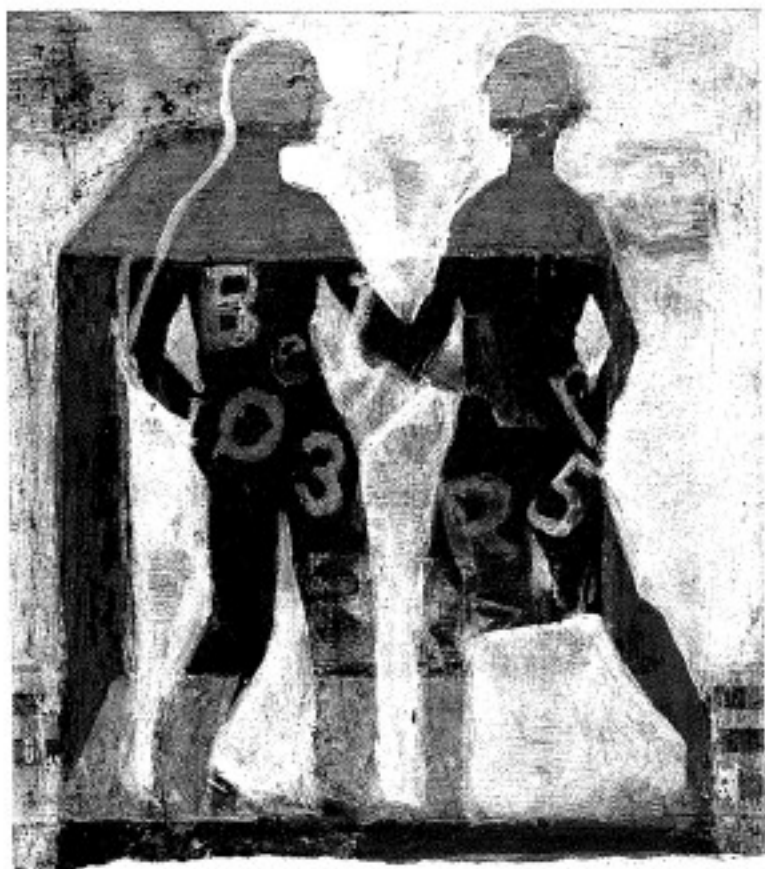


sous la direction de
FRANÇOISE HÉRITIER
MARGARITA XANTHAKOU

CORPS ET AFFECTS



Odile
Jacob

2004

Table

Présentation	
par Françoise HÉRITIER	7
L'Atelier	
par Margarita XANTHAKOU	27
LA MANIPULATION DES QUALITÉS SENSIBLES	
Les organes de la pensée,	
par Patrice BIDOU	33
Des techniques du corps ?	
Non, du technique dans les corps,	
par Jean-Luc JAMARD	43
Des états d'âme aux états de fait	
La perception entre le corps et les affects,	
par Alexandre SURRALLÉS	59
Du héron cendré au jaguar	
ou comment l'identité	
clanique fait le corps chez les Ticuna,	
par Jean-Pierre GOULARD	77
Étranges étrangères	
Les sombres fleurs des <i>Suppliantes</i> d'Eschyle,	
par Laurent BARRY	93
Le roc et le corps. Lieux d'objectivation de l'esprit	
chez les Touaregs (Mali),	
par Cristina FIGUEIREDO-BITON	105
<i>Le Petit Chaperon rouge</i>	
Comment dire le corps sans le nommer,	
par Dimitri KARADIMAS	121

CE QUI FAIT L'HUMAIN

Individu et parenté. Individuation de l'embryon, par Enric PORQUERES I GENÉ	139
L'épaule et le cœur Allaitement et symbolique du corps en Sicile, par Salvatore D'ONOFRIO	151
<i>Ego</i> et <i>alter</i> ou comment la parenté fait corps avec la personne chez les Touaregs de l'Azawagh, par Saskia WALENTOWITZ	169
Circulation des fluides et transformation des êtres Les Manjak de Guinée-Bissau, par Maria TEIXEIRA	187
La lune pétrifiée. Représentations parthénogénétiques dans une communauté gitane (Grenade), par Nathalie MANRIQUE	205
La ménopause. Instabilité des affects et des pratiques en France, par Virginie VINEL	221
Séduction, jalousie et défi entre hommes. Chorégraphie des affects et des corps dans la société maure, par Corinne FORTIER	237
Le verbe dans la relation entre le corps et les affects en Kabylie, par Tassadit YACINE	255

DANS LES MARGES ET AU-DELÀ

La nostalgie des corps perdus, par Noëlie VIALLES	277
Des rituels de protection et de guérison pour les animaux, par Anne-Marie BRISEBARRE	293
L'acarien. Une figure du sériel contemporain, par Françoise MICHEL-JONES	309
L'amour extraterrestre. Une mythologie à méditer, par Marika MOISSEFF	325
Corps fugitif, corps frontière, par Marie CEGARRA	339
Des saintes coprophages. Souillure et alimentation sacrée en Occident chrétien, par Gilles TÉTART	353
La symbolique des déchets. L'impur, le sauvage, la mort, par Anibal FRIAS	367
Les auteurs	381

La lune pétrifiée

Représentations parthénogénétiques dans une communauté gitane (Grenade)*

Nathalie MANRIQUE

« De la lune un éclair s'abattit
en Inde il se fonde
avec Grâce et Amour ce sont les Gitans. »

YASUS, poète gitan.

Morote, et à 50 kilomètres, San Juan. Deux bourgs retenus par quelques pinèdes sur les versants des monts orientaux de l'Andalousie rurale. La population, disséminée sur un large territoire, a cruellement souffert des grandes migrations des années 1960-1970 qui ont amplement contribué à l'abandon de plusieurs quartiers et hameaux. Aujourd'hui¹, les capitales avoisinantes absorbent régulièrement les jeunes adultes partis pour leurs études et qui reviennent rarement dans cette zone à fort taux de chômage. Les Gitans² représentent environ 5 % de la population de la circonscription de Morote (environ 9 000 habitants) et 9 % de celle de San Juan (où sur près de 1 200 résidents du chef-lieu, 25 % sont gitans). Ils sont ouvriers agricoles et circulent une bonne partie de l'année d'une exploitation agricole à une autre, au gré des cycles de récolte. Installés dans des quartiers périphériques, ils jouissent de territoires dont certains sont rarement fréquentés par les *Castellanos* ou *Payos*, c'est-à-dire les non-Gitans.

* Je remercie tout particulièrement Klaus Hamberger mais aussi Caroline Legrand, Enric Porqueres et Jérôme Wilgaux pour leurs précieux commentaires.

1. Mon terrain s'effectua de 1996 à 1998 à Morote et en 2000 à San Juan.

2. Les Gitans des deux bourgs considérés sont étroitement unis par des liens de consanguinité et/ou d'alliance. Ils entretiennent des rapports réguliers, soit lors de divers rites de passage, soit lors de rassemblements périodiques (marché, foire et fêtes des saints patrons locaux). Nous pouvons donc considérer qu'ils forment une même communauté.

Un jour, lors d'une conversation avec une Gitane, celle-ci me prévient brusquement : « Tu sais, quand tu as tes règles, il ne faut pas pétrir de pain : les coups répétés de ton ventre contre les rebords de la table risquent de coaguler ton sang. Alors, tu peux devenir enceinte. » Intriguée, je poursuis : « Mais on ne peut pétrir aucune pâte ? – Si, les *tortas*, tu peux, mais pas le pain, ni les beignets. »

La différence entre les *tortas*, sortes de galette, et le pain ou les beignets est qu'on mêle du levain à la pâte uniquement pour ces deux derniers. L'acte de pétrir mélange de façon uniforme une matière composée de farine, d'eau et de sel à un ferment. Et sans ferment, point de gonflement possible. C'est le même mécanisme qui se produit lors de la conception.

Ce jour-là, au détour d'une conversation anodine, je pris conscience de l'existence de représentations parthénogénétiques au sein de cette population. Celles-ci s'accompagnent en outre d'un ensemble de critères révélant l'inconstance du lien, indivisible et/ou sécable, unissant hommes et femmes dans leurs représentations génésiques.

Fécondations insolites

Pour les Gitans de San Juan et de Morote, la femme ne peut concevoir qu'au moment où s'écoulent ses menstrues. À ce moment-là, le mouvement de copulation met en action le sperme qui s'unissant au liquide sanguin, comme lors d'un pétrissage, le *cuaja*, le coagule en matière foétale. Une fois le sang solidifié, le sperme devient alors, comme nous verrons plus tard, pourvoyeur de vie.

Or, dans l'avertissement antérieur, nulle référence sexuelle explicite. Seul est allégué un simulacre de copulation avec ces mouvements répétés de va-et-vient contre le rebord de la table. En fait, et surtout, nulle mention n'est faite d'une quelconque intervention masculine directe sur le corps féminin. La femme, en pétrissant la pâte, mêle le levain qui fera gonfler le pain. L'action du levain est stimulée par le mouvement de la femme. Celle-ci verra alors de manière identique se gonfler son ventre, et aura ainsi « *la panza llena* », « le ventre plein ». La conception a lieu non pas lors de l'introduction d'une substance exogène dans un

corps, mais par deux mises en relation d'actes analogues. La première s'effectue entre le mouvement du coït et celui de la femme qui pétrit. La seconde, entre l'introduction du levain dans la pâte et celle du sperme, autre agent de fermentation, dans le corps d'une femme¹.

Par ailleurs, selon ces Gitans, le sperme est une substance sanguine originaire des poumons. Cette relation entre air et sperme apparaît plus nettement dans le vocabulaire gitan qui désigne les flatulences par le terme *ril* et l'acte sexuel par celui de *rilar*, infinitif formé sur le vocable précédent. Les mouvements du fœtus sont d'ailleurs assimilés à ceux des intestins lors de ballonnements. Ainsi associé à l'air, le sperme répandu dans une matière molle permet à celle-ci, comme sous l'action du levain, de gonfler, de croître. La panification étant chez les Gitans une activité réservée aux femmes, le pain comme la conception relève du domaine féminin. Nous pouvons donc poser que cette dernière analogie suit la logique de l'identique développée par Françoise Héritier (1994)².

Par conséquent, la fabrication du pain connaissant des étapes semblables à celles de la conception peut, de manière analogue, amorcer cette dernière. En effet, l'introduction du ferment n'est pas directement réalisée dans le processus génésique, mais dans celui de la panification qui connaît les mêmes étapes de transformation. De même, les à-coups contre les rebords de la table rappelant les mouvements lors du coït (décrits par les hommes et par les femmes comme étant une succession de coups portés contre les parois internes des femmes) peuvent similairement stimuler une fécondation. Selon Jacques Gélis (1984), la métaphore du pain existait déjà à l'époque moderne en Europe afin de désigner la grossesse. Cependant, l'analogie se situait au niveau de l'utérus comparé à un four où la pâte poursuivait sa lente maturation comme lors d'une cuisson. Il ne semble pas que la chaleur soit un élément significatif chez ces Gitans puisque selon eux, les femmes

1. Ceci peut expliquer la répulsion qu'éprouvent généralement les Gitanes adultes à l'idée de manger le pain pétri par une autre femme. Ce n'est pas le cas pour le pain de boulangerie pétri par un homme ou une machine : la relation, même potentielle, entre pâte et sang menstruel est alors inexistante. L'analogie entre ferment et sperme disparaît ainsi.

2. « [U]ne grammaire est fondée sur l'opposition entre identique et différent, sur le classement des objets dans l'une ou l'autre catégorie, et sur les mouvements qui affectent les objets en raison des caractères qui leur sont attribués selon leur classement dans une catégorie [...]. Chacun des termes de ces oppositions est associé spontanément dans chaque esprit en fonction de la culture qu'il partage avec d'autres, soit au masculin, soit au féminin » (p. 241).

peuvent s'approcher de sources de chaleur lors de leurs règles, faire à manger, etc., sans perturber quoi que ce soit ni être elles-mêmes perturbées.

Mais quelle peut être la conséquence d'une telle fécondation ? La réponse qui m'a été livrée par ces Gitans est « un bicho », « une bestiole », dont la vie sera de courte durée. Un élément essentiel manque en effet à cette conception : seul l'homme peut fournir la vie mais aussi l'humanité au fœtus par le truchement de son sperme. Ainsi, comme le précise un informateur, « plus l'homme met, plus l'enfant vit ». Et dans ce récit, seul l'ébranlement du ferment créateur de matière solide est reproduit par les femmes. De ce fait, se trouvent aussi justifiés les avortements naturels et la mort de nouveau-nés.

Cette conception gitane particulière met en relief la capacité d'autofécondation des femmes au niveau symbolique. Elle est particulière pour deux raisons fondamentales : elle ne donne pas lieu à de vraies naissances (c'est-à-dire à des congénères), et aucun principe extérieur – sous-entendu masculin – n'intervient directement dans le processus de fermentation, même symboliquement. Cela, contrairement à certains récits mythiques où un principe masculin vient féconder une jeune femme afin de donner naissance à un être vivant et, de nature supranaturelle (par exemple Danaé arrosée par Zeus métamorphosé en pluie d'or ou Marie imprégnée par l'intermédiaire du Saint-Esprit). Pour ces Gitans, en revanche, le liquide féminin parvient à se concentrer en un corps fœtal par la seule association idéologique d'actions et de substances analogiquement similaires.

Cette analogie rappelle, de manière opposée, celle que font les femmes non gitanes de San Juan et de Morote et même ailleurs en Europe, et selon laquelle une femme en période menstruelle ne peut faire de la mayonnaise, du boudin ou du savon. Ces trois activités font en effet appel à une étape de coagulation de liquides¹. Or dans ces cas-là, selon Yvonne Verdier (1979), la mise en relation du flux sanguin, non coagulé, à d'autres liquides coagulables entraverait ce processus de transmutation. Pour ces

1. Processus comparé aussi à la fabrication du fromage dans plusieurs sociétés (Belmont 1988 ; Aristote 1961). Les Payas interrogées ne firent aucun lien direct entre les menstrues et la fécondation. Mais comme le précise Belmont (1988, p. 14) cette analogie peut s'appliquer à la fois au sang de la femme « ou sa semence, si on lui en accorde ». Les Gitans de San Juan et de Morote, vivant pourtant dans une zone de forte activité pastorale, ne fabriquant pas et ne consommant pas de fromage, ne font pas spontanément cette analogie.

Gitanes, la mise en contact d'identiques favorise au contraire ce mécanisme. Cela est tout à fait conforme aux discours locaux sur la conception. En effet, selon les *Payas*, une femme n'est féconde que trois à quatre jours après la fin de ses règles, moment où son corps s'est débarrassé de toutes ses impuretés. Les menstrues représentent pour elles la période de non-fécondité par excellence, celle de l'impossibilité de créer et de procréer. Par analogie, les femmes ne peuvent donc pas non plus générer une coagulation à ce moment-là. En revanche, pour les Gitanes, c'est justement cette période qui est la plus favorable à la coagulation d'où la crainte de la juxtaposition d'identiques, telle la fabrication du pain au moment des menstrues, qui pourrait entraîner la création d'une « bestiole ». Chez les *Castellanas*, cette logique du cumul d'identique aboutit à une stérilisation de l'objet mis en position d'analogie par la mécanique des fluides avec le corps féminin. Chez les Gitanes, son influence est génératrice et s'exerce sur la femme à partir d'une action sur un corps étranger. Ainsi, contrairement aux *Payas* où une absence de fécondation entraîne une absence de coagulation extra-corporelle, pour les Gitanes, une coagulation externe entraîne une conception. Dans les représentations gitanes sont donc soulignées la force génésique féminine et l'influence créatrice prépondérante des événements extérieurs sur le corps des femmes.

Une émotion, le *susto*, l'effroi, peut aussi donner lieu, pour ces Gitans, à une conception. Ainsi, une autre interlocutrice me raconte : « Tu connais cette femme [...]. Un jour, alors qu'elle marchait dans les herbes hautes près de la rivière, elle vit tout d'un coup un serpent surgir entre ses jambes. Elle eut très peur. Les autres qui étaient là se mirent à se moquer d'elle et lui dirent qu'elle était devenue enceinte. Elle avait le "ventre plein". Tu sais, elle avait ses règles. »

Dans ce récit, comme précédemment, aucune substance extérieure au corps de la femme n'est nécessaire à la conception. Pétrifiée, cette femme devient enceinte. C'est l'explication invoquée. La frayeur causée par la vue du serpent aurait provoqué l'action à la fois mécanique et chimique nécessaire à la transmutation du liquide sanguin en fœtus. L'observation ordinaire d'un afflux soudain de sang vers le visage ou de palpitations lors de fortes émotions peut en effet suggérer une turbulence particulière du liquide à ce moment-là.

Une autre analogie peut aussi avoir provoqué cette coagulation : le serpent pourrait être associé au membre viril, d'autant

mieux qu'il est précisé qu'il surgit entre les jambes de cette femme. Cependant, une frayeur causée par un autre animal pourrait avoir le même effet¹. Ainsi, une Gitane m'explique : « Si un chien te mord alors que tu as tes règles, *el susto* peut provoquer une grossesse. » De plus, le serpent est parfois associé à une figure féminine : une informatrice de Morote me narra un conte dans lequel une vieille femme prend la forme d'un immense serpent pour retenir une jeune fille prisonnière de sa grotte. Nous pouvons alors envisager qu'une intervention extérieure au corps féminin est considérée par ces Gitans comme promotrice de conception, c'est-à-dire comme détentrice du pouvoir masculin de fécondation, sans pour autant être de nature masculine. La « bestiole », créature formée par la coagulation du sang maternel par une action « masculine », ne reçoit pas, ici non plus, de principe vital et d'humanisation intrinsèquement lié à la substance séminale.

Dans le premier récit, la coagulation se produit sous l'effet d'analogies mécaniques et chimiques : le pétrissage du pain crée le lien entre le sang menstruel et le levain qui va produire la coagulation sanguine. Dans celui mettant en scène un serpent, la frayeur crée le mouvement qui va perturber ce sang. Mais le principe séminal semble absent. Or, la femme accouche d'un *bicho*, dans ce cas, congénère de celui qui a provoqué sa conception. L'image effrayante est donc pourvue de capacité d'engendrement. Cette autre perception du corps influencé par des événements extérieurs se retrouve dans cette communauté gitane et ailleurs, où les femmes enceintes craignent de croiser certains animaux, des personnes avec un handicap physique ou de subir des *antojos*, des envies, et d'en éprouver une émotion telle qu'elle puisse imprimer sur le corps de l'enfant à naître ces images ou pensées négatives, comme dans le cas de cette Gitane enceinte terrifiée par les petits animaux, qui aurait accouché d'un enfant-lapin. À San Juan et à Morote, la vision monstrueuse peut même provoquer une conception. Cependant, le cycle de la

1. Selon Jane Dick Zatta (1989, p. 451), chez les Tsiganes de Slovénie, « [...] l'animal le plus négatif, le plus détesté et le plus craint est sûrement le serpent ». Il semblerait que ce soit aussi le cas chez les Gitans de San Juan et de Morote où je fus témoin d'une crise d'hystérie de deux jeunes femmes causée par de jeunes farceurs non gitans qui les avaient mises en présence, certainement sûrs de leur effet, d'une dépouille de serpent. La figure du serpent pourrait ainsi être une cristallisation allégorique des frayeurs tziganes. L'effroi causé par la vue du serpent pourrait donc être plus propice à une fécondation que celui provoqué par un autre animal en raison de l'intensité de l'émotion engendrée.

conception ne s'achève pas puisqu'il n'aboutit pas non plus à une naissance viable¹.

Une autre situation particulière pourrait entraîner une fécondation symbolique : laisser une poche placentaire au contact des eaux de pluie provoquerait de fortes douleurs abdominales chez la parturiente, comme pour un nouvel accouchement. Ici, les deux substances génésiques apparaissent dans le récit sous formes métaphoriques, le sang placentaire évoquant le sang menstruel et la pluie, le sperme. En l'occurrence, le contact est direct mais les deux corps sont absents. À nouveau, aucune vie autonome ne pourrait découler d'un tel « rapport de sexes ». Pour éviter un tel risque, le placenta est enterré profondément et parfois brûlé².

Les selles du cheval

Pour les Gitans de San Juan et de Morote, les femmes, détentrices de la matière première, possèdent le principe de base de toute création. De plus, leur force génésique toute-puissante leur octroie le pouvoir de conception : seule la fermentation, quels que soient son origine et son processus de déclenchement, permet au flux sanguin de se transmuier en chair.

Inversement, les hommes ne peuvent féconder sans femme, mais ils peuvent créer une descendance. Ainsi, les premiers Gitans auraient surgi d'un coup de pied que Dieu aurait administré à un excrément d'équidé et d'une flatulence qu'il aurait émise à ce moment-là. Ce récit de la création des premiers Gitans, rapporté par les hommes, apparaît comme le pendant masculin des récits parthénogénétiques féminins où les femmes donnent naissance à des *bichos*, même si les hommes ne situent pas cet épisode dans le cadre de la procréation. En effet, un lien particulier unit les

1. Les « monstres » qui survivent sont généralement considérés comme étant les fruits d'une faute commise par leurs géniteurs (inceste surtout, mais aussi cruauté gratuite, profond irrespect...) et sanctionnée lors de leur gestation par Dieu.

2. Le traitement de la poche placentaire s'apparente chez les Gitans à celui des objets ayant appartenu à des personnes décédées (voir aussi Williams 1993). Faisant une comparaison avec les rites funéraires rom où les objets du défunt sont brûlés, Leonardo Piasere (1984, p. 118) suggère que « [l]e feu est signe de conjonction entre la vie et la mort, entre les vivants et les morts : tout comme on brûlait le placenta, ex-*habitation* du nouveau-né (quand les naissances ne survenaient pas à l'hôpital...), on brûlait, et on brûle, la roulotte, ex-*habitation* du défunt ».

hommes et les équidés (chevaux, ânes et mules)¹ qui sont les seuls animaux à être traités avec déférence². Ils les utilisent comme moyen de transport personnel ou comme bêtes de somme et veillent à leur bien-être. Les femmes sont écartées de cette relation. Autrefois, les Gitans de la région s'étaient spécialisés dans la transaction et le toilettage de ces animaux dans les foires. Ainsi, dans les archives paroissiales de ces deux bourgs de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, ils sont enregistrés généralement sous les professions de *tratantes en bestias*, maquignons ou *esquiladores*, tondeurs. D'après les témoignages locaux, chez les Gitans, ces professions ont toujours concerné les équidés. En revanche, les *Castellanos* étaient surtout bergers ou ouvriers agricoles.

D'autre part, Nicole Belmont (1983, p. 106) démontre que « les hommes ne pouvant avoir d'enfants, cette éventualité, évoquée au niveau mythique, se conçoit sous le rapport de la fonction excrémentielle : les hommes n'accouchent pas d'enfants, mais ils expulsent des excréments. Si dans les mythes, ils ont des enfants, ceux-ci sont comme des excréments ».

Les excréments de ces animaux étant des représentations symboliques des déjections d'hommes, la matière génésique réceptrice de semence fécondante est donc de provenance masculine. Les premiers Gitans seraient issus d'une conception métaphorique d'origine purement virile. Parfois, lors d'une longue conversation avec certains interlocuteurs, Dieu se transmue soudainement en homme, en Gitan originel. L'assimilation entre Dieu et l'homme gitan devient alors évidente. Cependant, contrairement à d'autres sociétés (Delaney 1991 ; Fortier 2001), la reproduction sexuée des humains n'est pas pour ces Gitans à l'image de la création divine : la matière issue des femmes est alors considérée comme indispensable à toute procréation. Par ailleurs, de même que dans les récits parthénogénétiques féminins, le principe fécondant extérieur peut être considéré comme masculin par son rôle et non pas par sa nature, la déjection équestre peut corollairement être envisagée comme substitut du féminin. Cela serait conforme aux représentations locales de la matière génésique féminine (le flux menstruel) perçue comme une purge corporelle.

1. Quel que soit leur sexe. La fécondité féminine n'est donc pas prise en compte. Cela est d'autant plus évident pour la mule, animal généralement stérile. Le processus génésique ordinaire n'est donc pas le référent de ce récit.

2. Dick Zatta (*op. cit.*, p. 449) ajoute par ailleurs à propos du cheval : « [...] par l'intermédiaire de multiples tabous, il est protégé de la malchance associée aux femmes enceintes (ce qui laisse à penser que les chevaux seraient "masculins"). » (Mes italiques.)

Dynamisme et inertie

Les Gitans de San Juan et de Morote définissent l'homme comme le producteur de substance génésique gazeuse et vitale par un mouvement mécanique, la femme ne faisant, en théorie, que subir sa nature corporelle faite de matière inerte. La relation entre air et matière n'est pas spécifique à la représentation gitane de la procréation. Ainsi, le dieu chrétien façonna le premier homme à partir de glaise et lui insuffla la vie¹. De même, Pierre Bourdieu (1980, p. 412) remarque que dans la société kabyle, les aliments « qui gonflent » sont associés aux périodes « où l'on attend de la terre et de la femme fécondées qu'elles gonflent ». Chez ces Gitans, dans ce principe gazeux réside la force vitale qui n'est transmise que par les hommes. Par ailleurs, ce don de vie doit se faire directement, lors d'une relation sexuelle, et non de manière médiatisée – sous peine de créer un *bicho*.

En outre, l'acte sexuel n'est envisagé que dans un rapport dynamique où l'homme agit sur le corps des femmes. Un mouvement copulateur énergétique est en effet primordial pour la procréation. Ainsi, en plaisantant, une Gitane me raconte qu'une de ses *consuegras*, co-belles-mères, de cinquante-cinq ans et donc certainement ménopausée, « est devenue enceinte parce qu'elle a fait l'amour très fort ». Cette facétie fondée sur une incongruité met en évidence l'importance du mouvement qui, dans ce cas invraisemblable, permet une grossesse même sans les menstrues pourtant jugées essentielles pour toute fécondation.

Le dynamisme est en fait fortement valorisé dans cette communauté. Par conséquent, il n'est pas rare d'entendre quotidiennement chacun et, malgré une apparente antinomie, surtout chacune, se vanter de l'effort prodigué pour accomplir telle ou telle tâche. En effet, les personnes laborieuses sont admirées par tous et sont considérées comme étant dignes de confiance et d'intérêt. Ainsi, je me souviens de Rubén, petit garçon alors âgé de onze ans, qui, lors d'une conversation entre voisins dans le quartier gitan, cherchant à raviver l'image de son grand-père maternel plutôt ternie, insista sur la capacité de travail incroyable de celui-ci

1. « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant » (*Genèse* 2,7).

malgré l'amputation d'une de ses jambes. Alicia, jeune fille de dix-huit ans fulminait contre son amie, interloquée. Le frère de cette dernière, Gitan des Asturies, lui aurait écrit dans une lettre où il lui déclarait sa flamme, qu'il souhaitait trouver un emploi bien rémunéré afin d'éviter qu'elle ait à travailler. Elle protestait en disant à peu près : « Pour qui il se prend celui-là ? Je veux travailler, moi. Je ne vais pas rester sans rien faire pendant qu'il travaille. » Cette perception du dynamisme au féminin n'est visiblement pas partagée par tous les Gitans espagnols. Et à Morote et San Juan, ce sont en particulier les femmes qui doivent légitimer leur allégeance au labeur.

Les hommes, souvent définis par leur activité, n'ont pas à se justifier constamment d'une qualité qui leur serait propre. La nature des hommes leur confère donc *a priori* un rôle actif dans la procréation. Ainsi, une informatrice, conformément aux autres Gitanes de ces bourgs, m'expliqua : « Le père fait l'enfant et la mère se met pour qu'il le lui fasse. » Selon elles, c'est la raison pour laquelle les enfants ressemblent plutôt à leur père. L'activité sexuelle influe donc sur la ressemblance de l'enfant. En revanche, les hommes, allouant une puissance génésique particulière aux femmes, affirment que les enfants, à leur naissance, ressemblent plutôt à leur mère. Si bien qu'ils pensent généralement que l'enfant d'un père gitan et d'une mère *paya* sera *payo*, et que celui d'un père *payo* et d'une mère gitane sera gitan. Les femmes interrogées, dont les épouses de mes informateurs, soutiennent la proposition inverse. Cependant, s'unissant aux discours féminins, les hommes se réservent une influence active sur l'apparence de leurs progénitures. En effet, selon eux, en fonction de l'intensité des coups portés contre la paroi vaginale, l'enfant ressemblera plus ou moins à son père : selon certains informateurs, faire l'amour comme les *Castellanos* par exemple, c'est-à-dire avec moins d'intensité, permettrait d'avoir des enfants plus grands et de peau claire, leur ressemblant en somme. D'après eux, l'intensité de l'activité sexuelle masculine modifie donc les propriétés naturelles de transmission des ressemblances de la substance féminine. Une situation où l'activité masculine serait atone provoquerait de ce fait une situation intermédiaire où l'enfant, moins identique à son père, pourrait s'apparenter aux *Payos*.

Dans le cas des récits parthénogénétiques féminins, le produit de ces simulacres copulateurs est une « bestiole ». Tout fruit d'une conception ne donnant pas lieu à un être humain étant qualifié de *bicho* et la femme ne pouvant transmettre la

qualité d'humanité à sa progéniture, une conception purement féminine ne peut engendrer qu'une « bestiole ». Par ailleurs, la naissance des *bichos*, congénères de ceux qui ont provoqué une grande frayeur à leur génitrice, est par là doublement expliquée : outre le fait de l'impossibilité pour une femme de transmettre l'humanité, le *susto*, assimilé à un acte sexuel très fougueux, imprime sur le corps en formation l'image de l'animal responsable de sa conception.

Procréer sans sexualité ?

D'autre part, de même qu'une conception non conforme à la morale – l'inceste essentiellement – entraîne une difformité sur le fœtus, la fécondation sans homme est aussi une transgression : le principe mâle n'assume plus sa fonction procréatrice directe, et cela n'est pas envisageable, même par les femmes. Une conception « aboutie » ne peut en conséquence avoir lieu sans apport de sperme réel et non pas seulement symbolique (contrairement par exemple aux récits narrant les conceptions de Persée et de Jésus). L'explication d'une autre interlocutrice est très claire : « Si ce n'était pas grâce au père, il n'y aurait pas d'enfant. » Par cette simple phrase, elle souligne deux points importants : une femme vierge ne peut procréer et il ne peut y avoir de maternité sans paternité ; l'identité et donc le rôle des géniteurs sont toujours connus, même dans le cas d'enfants illégitimes ou adoptés. Le sperme en effet n'est pas seulement porteur d'un principe solidifiant, ce que la femme peut provoquer elle-même par analogie comme dans le cas de la panification, mais il est surtout le véhicule qui transmet la vie et l'humanité au fœtus par le truchement de la relation sexuelle. Cependant, une femme peut stimuler, dans des conditions très particulières, cette activité génésique, comme dans le cas du pétrissage de pain ou d'une forte frayeur lorsqu'elle est en période menstruelle, sans toutefois parvenir à engendrer un enfant. De sorte que pour ces Gitans, la relation sexuelle n'est pas nécessaire à la fécondation, à la coagulation sanguine, mais elle est indispensable à la procréation, à l'engendrement d'un être humain. Ainsi, une femme vierge ne peut concevoir qu'une « bestiole ». D'où l'apparente contradiction avec la religion catholique dont ils se réclament et selon laquelle une vierge a enfanté.

Deux rituels me semblent particulièrement révélateurs de la dimension de la virginité mariale pour les Gitans : le pèlerinage de Cabra et la « procession des Gitans » lors de la Semaine sainte de Grenade. Plusieurs familles des provinces de Grenade, Jaén et Cordoue participent annuellement, au mois de juin, au « pèlerinage des Gitans » qui les conduit à Cabra, village de Cordoue où se situe l'ermitage d'une *virgen morena*, d'une vierge noire. Outre les diverses facettes religieuses et profanes constatées tout au long de ce périple, l'important est de noter ici que la Vierge est rituellement « déflorée¹ » à chaque pèlerinage. Cette « défloration » est semblable à celle de certaines jeunes Gitanes lors de leur cérémonie de mariage² (présentation du mouchoir de la défloration par les femmes, déchirement des chemises des hommes, chants – en particulier l'*Alboredá* – et danses typiques de ces mariages, lancers de dragées sur la Vierge, etc.).

À Grenade, la procession ne devient réellement gitane qu'à la fin de son parcours. À ce moment, elle quitte le centre de la capitale où les images divines du Christ et de Marie, transportées sur des palanquins, ont été vénérées par la foule grenadine. Elle s'introduit dans les ruelles du *Sacromonte*, ancien quartier gitan de la ville situé sur les flancs d'une colline surmontée d'une abbaye. Là, les *costaleros*, les porteurs des deux palanquins sont remplacés par des Gitans. La foule escortant les palanquins devient majoritairement gitane : les *Payos* s'en écartent et se mêlent aux spectateurs. La procession s'est convertie en rituel gitan. Arrivés sur l'esplanade de l'église, les nouveaux porteurs, par de petits mouvements circulaires, placent très lentement les images l'une face à l'autre. Le palanquin de Marie se penche alors en avant : elle salue le Christ sous les applaudissements des spectateurs. Ensuite débute une mise en scène qui figure, sans nul doute possible, une cérémonie de mariage. Les porteurs entament en effet la danse rituelle de va-et-vient des jeunes mariés et se déchirent mutuellement les chemises. Mais cette fois-ci, ce sont le Christ et Marie qui en sont les protagonistes. Un simulacre de rapport sexuel est ainsi mis en scène. Le mouchoir de la défloration est symboliquement retiré de l'effigie de la Vierge par des femmes qui chantent et dansent autour d'elle en arborant et agitant

1. En fait, il ne s'agit pas réellement d'une défloration puisque Marie ne perd pas sa virginité.

2. Cérémonie observée dans certains groupes gitans (Gamella 1996 ; Pasqualino, *op. cit.* ; Gay y Blasco 1999 et Lagunas Arias 2000) mais qui est absente des noces d'autres Gitans espagnols.

au-dessus de leur tête une étoffe ou un vêtement. L'*Alboreá* et d'autres chants commencent à résonner : « ¡Ay que bonita va' con tu enagua colorá! », « Oh, que tu es jolie avec ton jupon rouge ! ». Il semble évident que les sous-vêtements rouges de la Vierge de la sorte célébrés par les Gitanes symbolisent sa défloration, mais démontrent surtout sa chasteté.

La relation entre une mère et son fils semble, à Grenade comme à Cabra, aussi exaltée que le serait celle de futurs amants¹ et non pas un lien maternel. Ainsi, malgré la célébration de la virginité de Marie, une mise en scène de la relation sexuelle légitime la maternité de celle-ci. La relation entre Dieu et Marie apparaît comme difficilement envisageable sans relations sexuelles. Sexualité et procréation par ailleurs dissociées dans les discours catholiques sont donc ici renouées. À Cabra et à Grenade, la perception de la conception pour les Gitans se pose alors de manière intermédiaire entre les catholiques et les Gitans de San Juan et de Morote. Pour ces derniers, en effet, la relation sexuelle étant indispensable à toute procréation, la virginité de Marie est inconcevable². Une Gitane me confie d'ailleurs soupçonner très fortement que Marie et Dieu ont souvent fait l'amour : « Oui, et ils le faisaient souvent et très fort, très fort. Et ils aimaient beaucoup ça. Moi, je le sais. » Ils ignorent en fait l'existence de ce pèlerinage et de cette procession. D'ailleurs, ne pratiquant pas ce type de défloration rituel, ils ne pourraient participer à la ferveur ambiante (à San Juan et à Morote, les jeunes gens « emmènent » les jeunes filles et les déflorent « quelque part dans la nature ». Ces couples sont alors considérés comme mariés).

Pour ces Gitans, le lien entre perpétuation et alliance est irréfragable. En effet, toute procréation réelle nécessitant un double apport masculin/féminin et toute relation sexuelle légitime étant considérée comme un mariage, l'alliance est nécessaire à la perpétuation. Cependant, le coït réel est généralement qualifié par les femmes de *marranada*, de « cochonnerie », et cela d'autant plus quand il ne s'accompagne d'aucun désir de procréation³.

1. Selon Pasqualino (*op. cit.*, p. 161), « [l']équivalence Vierge/amante n'est pas une simple figure rhétorique [...]. Rendre hommage à une Vierge, c'est comme célébrer une fiancée le jour de son apothéose, c'est-à-dire le jour de son mariage. Il existe dans la région une manifestation qui exprime très clairement cette conception : le pèlerinage de Cabra ».

2. Il serait peu étonnant que cette suspicion soit plus largement partagée chez les Gitans.

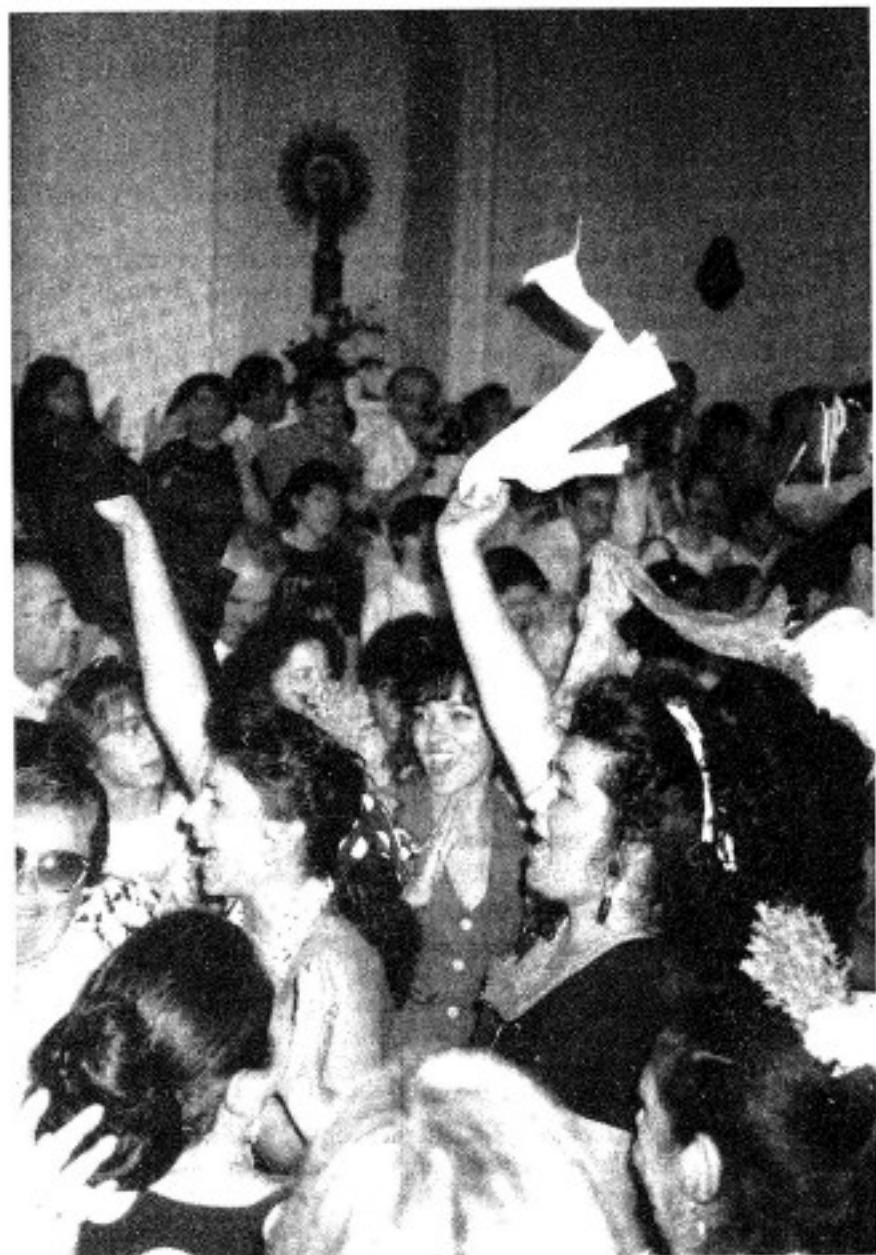
3. Cela concerne les femmes célibataires, veuves, stériles et ménopausées. Pour les hommes, seuls les veufs sont censés s'abstenir de succomber à leur désir charnel.

L'alliance n'est donc envisagée que dans une perspective génératrice. De plus, la copulation doit avoir lieu de manière énergique afin d'attribuer à la progéniture à venir la quantité maximum d'identité paternelle sous peine de ressembler aux *Payos*¹. Or le dynamisme, qualité intrinsèquement masculine, peut être capté par les femmes. Elles peuvent ainsi s'autoféconder de manière analogique par captation d'un principe masculin extérieur à leur propre corps, par définition inactif, et de là, s'approprier la faculté fécondatrice de la semence mâle. L'homme peut donc être exclu de la fécondation mais en même temps, le corps féminin ne peut se satisfaire de lui-même pour l'engendrement : un apport extérieur est toujours nécessaire. Ce processus n'est donc pas comparable à la génération spontanée (Aristote 1961 ; Sissa 1989). Il ne peut pas non plus être rapproché de la magie sympathique puisque, comme le précise Robert Hertz (1910), celle-ci ne s'applique qu'à des fins de fertilisation et non de fécondation.

Somme toute, selon les Gitans de San Juan et de Morote, seuls les hommes sont pourvus de la capacité d'engendrement d'êtres humains, ce qui implique pour les femmes l'impératif d'une relation sexuelle. Ainsi, la symétrie entre fécondation (par le mouvement copulateur)/conception (c'est-à-dire coagulation sanguine) et procréation (par émission du principe de vie lors de la fécondation et/ou de la gestation) est ici dissoute : les femmes, d'après leurs discours, peuvent être fécondées (ou se féconder), concevoir, mais sans engendrer seules de descendance. Ici apparaît une disjonction entre le rôle de chacun des sexes rivié à la procréation. Le dualisme fécondation/procréation se révèle sécable. Pour une femme, seule l'alliance peut lui permettre d'accéder à son intégrité reproductive. La maternité ne peut alors s'envisager sans homme sous peine d'une possible conception de *bichos*. Les hommes possèdent par contre cette qualité de manière intégrale : ils fécondent et procréent en un même mouvement. La disjonction entre fécondation et procréation leur est théoriquement inconnue. Leur rôle est premier dans la procréation. Et même si les femmes affirment que les hommes ne peuvent se perpétuer sans elles parce que, comme me l'a dit une Gitane à propos du pénis : « On ne peut rien coller aux hommes parce que "ça" reste suspendu. Comment pourrait-on mettre

1. Actuellement, loin d'être un aspect négatif, certains Gitans avouent souhaiter la conception d'un enfant de peau claire, plus esthétique selon eux que la couleur de bronze que beaucoup arborent. Cette ressemblance peut pourtant affecter leur « gitanité » aux yeux des autres Gitans.

un enfant là-dedans ? » – il leur manque une matrice –, il leur est permis d'imaginer un dieu masculin créateur des Gitans sans intervention des femmes.



À Cabra, trois Gitanes arborent le mouchoir de la défloration en chantant l'*Albored*.
Cliché N. Manrique

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARISTOTE, *De la génération des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- BELMONT Nicole, *Les Signes de la naissance. Étude des représentations symboliques associées aux naissances singulières*, Brionne, Gérard Monfort, 1983 (1^{re} éd. 1971).
- BELMONT Nicole, « L'enfant et le fromage », *L'Homme* 105, XXVIII (1), 1988, p. 13-28.
- BOURDIEU Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- DELANEY Carol, *The Seed and the Soil. Gender and Cosmology in Turkish Village Society*, Berkeley, Los Angeles et Oxford, University of California Press, 1991.
- DICK ZATTA Jane, « Te has tre mule ». Tabous alimentaires et frontières ethniques », in WILLIAMS Patrick (éd.), *Tsiganes : identité, évolution*, Paris, Syros Alternatives, 1989, p. 445-466.
- FORTIER Corinne, « Le lait, le sperme, le dos. Et le sang ? Représentations physiologiques de la filiation et de la parenté de lait en islam malékite et dans la société maure de Mauritanie », *Cahiers d'études africaines* 161, XL-1, 2001, p. 97-138.
- GAMELLA JUAN, *La Población gitana en Andalucía*, Séville, Junta de Andalucía, 1996.
- GAY Y BLASCO Paloma, *Gypsies in Madrid. Sex, Gender and the Performance of Identity*, Oxford et New York, Berg, 1999.
- GÉLIS Jacques, *L'Arbre et le Fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVI^e-XIX^e*, Paris, Fayard, 1984.
- HÉRITIER Françoise, *Les Deux Sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob, 1994.
- HERTZ Robert, « Analyses et comptes rendus. Edwin Sidney Hartland, *Primitive Paternity. The Myth of Supernatural Birth in Relation to the History of the Family*, Londres, Nutt, 1909-1910, 2 vol. in-8° de VIII-325 et II-328 pages », *Revue de l'histoire des religions* 62, 1910, p. 220-233.
- LAGUNAS ARIAS David, *Dentro de « dentro »*. Estudio antropológico y social de una comunidad de Gitanos catalanes, Université de Jaén, thèse de Doctorat, 2000.
- PASQUALINO Caterina, *Dire le chant. Les Gitans flamencos d'Andalousie*, Paris, Éd. du CNRS/Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1998.
- PIASERE Leonardo, *Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1984.
- SISSA Giulia, « Arche Kinousa ou le paternel comme principe », in *Le Père : métaphore paternelle et fonctions du père, l'interdit, la filiation, la transmission*, Paris, Denoël, 1989, p. 147-160.
- VERDIER Yvonne, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.
- WILLIAMS Patrick, *Nous, on n'en parle pas. Les Vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1993.

CORPS ET AFFECTS

À quoi tient le sentiment mêlé d'étrangeté et de familiarité qui nous saisit devant le caractère accompli des rouages d'une société « autre » ? À une expérience commune, même si elle est diversement agencée ? À une logique de l'ordonnement du réel qui joue avec des formes mentales universellement comprises ?

Le corps et les affects n'en seraient-ils pas le terrain et le terreau ? Avec les émotions et les perceptions, ne sont-ils pas tout à la fois biologiquement les mêmes et culturellement différents ?

Ce champ de recherche, longtemps négligé par l'anthropologie sociale, est investi aujourd'hui par les neurosciences et plusieurs formes de psychologie qui en montrent l'importance décisive pour la compréhension de l'être humain.

Dans ce volume, vingt-deux anthropologues d'inspirations diverses confrontent les hypothèses et les résultats de leurs travaux menés au sein de l'Atelier qu'anime Françoise Héritier.

La réflexion contrastant invariants et différences sur ces thèmes y apparaît amplement ouverte – et riche de débats en germe.

FRANÇOISE
HÉRITIER

Françoise Héritier est professeur honoraire au Collège de France.

MARGARITA
XANTHAKOU

Margarita Xanthakou est directeur de recherche au CNRS.

Avec les contributions de Laurent Barry, Patrice Bidou, Anne-Marie Brisebarre, Marie Cegarra, Salvatore D'Onofrio, Cristina Figueiredo-Biton, Corinne Fortier, Anibal Frias, Jean-Pierre Goulard, Jean-Luc Jamard, Dimitri Karadimas, Nathalie Manrique, Françoise Michel-Jones, Marika Moisseeff, Enric Porqueres i Gené, Alexandre Surrallés, Maria Teixeira, Gilles Tétart, Noëlie Vialles, Virginie Vinel, Saskia Walentowitz, Tassadit Yacine.

ISBN 2.7381.1522.5



9 782738 115225

En couverture : illustration de Mariette Guérin.

29,90 €

www.odilejacob.fr